

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Juin 2005 • No 21

Édito

Réaliser notre conscience



2 **Actualité**
Le « non » humilié
de l'enfant
Brèves

3 **Psychanalyse**
Du déni de vérité
au fantasme

4 **Introspection**
Le sens de notre vécu
Mots et sens

5 **Introspection**
Responsabilité et
culpabilité

6 **Vie de couple**
Conscience et
jeux relationnels

7 **Vie de couple**
Accueillir

8 **Perspectives**
Le poids d'un secret

Une équipe de l'Institut pour la recherche empirique en économie de l'Université de Zürich vient de tester un aérosol à base d'ocytocine susceptible de tromper la confiance de consommateurs ou d'électeurs potentiels (1). Dans son contexte naturel, cette hormone est reconnue comme jouant un rôle spécifique dans l'accueil du bébé par sa mère. Les chercheurs ont demandé à quelques dizaines de volontaires de respirer leur produit avant de s'engager dans une transaction financière risquée avec un banquier. Les participants ayant inhalé l'ocytocine se seraient montrés plus ouverts à l'offre qui leur était faite, malgré l'éventualité de perdre beaucoup d'argent. Le neurobiologiste Antonio Damasio commente: «On peut s'inquiéter à la perspective que des stratégies politiques aspergent d'ocytocine la foule réunie pour écouter leurs candidats, mais faut-il pour autant se priver de toute l'étendue des connaissances que la science peut apporter?» (2)

Cette compulsion à détourner le sens des manifestations de la vie, à des fins de manipulation et de pouvoir, traduit l'impuissance de l'homme névrosé à jouir simplement de sa conscience. Cet état de réduction dramatique résulte du long processus de conditionnement que les adultes infligent à l'expression de la vie de l'enfant (page 2). L'élaboration des connaissances scientifiques tend à perpétuer ce déni, comme le montre l'exemple de Sigmund Freud qui, en construisant sa «théorie du fantasme» sur la négation des abus sexuels subis par ses patients, fait porter à l'enfant la responsabilité de ces traumatismes (page 3).

Par son expression, l'enfant questionne le sens de ce qui se passe et

nous montre la voie. En accueillant cette remise en cause plutôt que de rester fidèle aux schémas relationnels parentaux, l'adulte se met en phase avec le processus de réalisation de sa conscience. Ce que l'on nomme communément le «travail sur soi» consiste donc à réaliser combien la torsion que nous avons dû opérer sur nous-mêmes pour survivre aux injonctions éducatives fait obstacle à l'expression naturelle de notre conscience (page 4). C'est du reste parce que l'enfant jouit de cette dernière que les personnes qui refoulent leurs souffrances projettent sur lui qu'il est coupable de tous leurs maux (page 5).

La terreur de mettre en cause les rôles dans lesquels nous ont enfermés nos parents affecte ainsi l'ensemble de nos relations et donc notre vie amoureuse. Dans le couple, les partenaires rejouent leur vécu affectif non résolu en transférant dans le présent une détresse d'enfant déconnectée de sa cause: la maltraitance parentale (page 6). Une pleine confiance en notre nature humaine permettrait de mettre à jour l'origine de ces schémas comportementaux et de remonter leurs chaînes de causalité (page 7). Mais nous posons sur un éventuel accueil de nos émotions la crainte d'être emportés par l'ensemble de notre vécu refoulé, entravant ainsi le processus naturel de libération qui nous invite, inlassablement, à jouir de la joie d'être ensemble en conscience.

Marc-André Cotton

(prochaine parution : septembre 2005)

(1) Ernst Fehr et al., «Oxytocin Increases Trust in Humans», revue Nature No 435, 2.6.05, <http://www.nature.com/nature/journal/v435/n7042/abs/nature03701.html>.

(2) Cité par le Washington Post, 2.6.05.

Le « non » humilié de l'enfant

L'interprétation destructrice que les adultes infligent à l'expression de la vie de l'enfant est manifeste dans le mépris des élites européennes pour le « non » populaire au Traité constitutionnel.

Le débat européen sur le Traité constitutionnel marque une pause avec le refus de ce texte par une majorité d'électeurs français et néerlandais, les 29 mai et 1er juin dernier. Dans les mois qui ont précédé ces consultations comme après l'annonce des résultats, l'expression de cette volonté populaire a été copieusement humiliée par la plupart des médias, nationaux ou étrangers. Alors que les

sondages donnaient le « non » gagnant, *La Stampa* de Turin écrivit par exemple : « On s'interroge sur l'état d'esprit de ce peuple [français] si captif de son passé national, si revêche et bougon quand il s'agit de changer d'habitudes, de règles ou de projets pour l'avenir. » (1) De façon analogue, au lendemain du rejet français, *Le Temps* de Genève vit dans ce résultat « une telle macédoine de frustrations, de peurs et de revendications contradictoires qu'il ne s'en dégage aucune impulsion ». (2)

Quand l'enfant dit « non »

Cette condamnation quasi unanime d'une prise de position populaire, pourtant issue d'un débat public vif et nourri, ne s'explique pas seulement par le parti pris idéologique des médias dominants en faveur de l'Europe libérale.

Dans la distribution des rôles sociaux et celle que soit leur couleur politique, les commentateurs qui font autorité sont d'abord investis d'une fonction parentale. Leur discours est donc empreint du mépris que les adultes infligent à l'expression de la conscience de l'enfant, dès son plus jeune âge.

Par un mécanisme de déplacement vers la sphère publique, ces humiliations sont mises en scène entre les élites et le peuple que celles-ci devraient représenter. Les qualificatifs que les chroniqueurs attribuent à l'expression de ce refus populaire reflètent ainsi la violence avec laquelle les parents répriment le « non » que l'enfant – en phase avec sa conscience – oppose résolument à leur névrose, en le jugeant *revêche, bougon, frustré, peureux et revendicateur...*

Des parents sans repères

Le magazine français *Vies de famille* se fait régulièrement l'écho de cette idéologie éducative qui dénie à l'enfant sa dimension d'être conscient. On peut y lire que celui-ci est envahi de « pulsions très fortes dans sa petite enfance » et que seules les règles parentales peuvent l'empêcher de se transformer en « tyran ». Une psychologue explique : « Laisser l'enfant trop décisionnaire crée chez lui beaucoup d'anxiété et peut se traduire par des troubles de sommeil, de grosses colères, etc. Cela le soulage que l'on décide pour lui et qu'on lui résiste de temps à autre. » (3)

Cette dialectique justifie la répression que les adultes rejouent sur l'enfant, au mépris de sa conscience. *Vies de famille* poursuit : « Quand un enfant fait une bêtise, il le sait parfaitement... Consciemment ou non, selon son âge, il s'en sent coupable. Une sanction appropriée vient le soulager du poids de cette culpabilité. » (4) L'interprétation destructrice que les parents infligent à l'expression de l'enfant leur permet ainsi de perpétuer leurs schémas névrotiques. Dans cette perspective, le « non » du peuple aux mises en scène des élites est une marque de lucidité salutaire qui révèle l'attachement de celles-ci à leur système de pensée.

Marc-André Cotton



(Dessin de Rüdell, paru dans *The Guardian*, Londres)

Mépris

En dépeignant le « non » français sous les traits d'une grenouille « frapadingue », ce caricaturiste anglais illustre malgré lui le mépris que les adultes infligent au « non » de l'enfant, par lequel ce dernier manifeste son positionnement salutaire face à la névrose parentale.

2 Brèves

Médicalisation

Le gouvernement suisse vient de confirmer sa sujétion au lobby pharmaceutique en biffant cinq médecines alternatives de la liste des prestations remboursées par l'assurance maladie de base. Bien qu'elles ne représentent que 0,16 % des coûts de l'assurance obligatoire, l'homéopathie, la phytothérapie, la thérapie neurale, la médecine anthroposophique et la médecine traditionnelle chinoise ne satisferaient pas « aux critères d'économicité, mais surtout d'efficacité et d'adéquation » prévus par la loi sur l'assurance maladie (LAMal), d'après le chef du Département de l'intérieur Pascal Couchepin (*ATS*, 3.6.05).

Conformément à ces mêmes principes, le remboursement des consultations psychothérapeutiques prescrites par les psychiatres – actuellement pris en charge par l'assurance de base dans un cadre très strict – est également remis en cause. Le gouvernement inciterait ainsi les psychiatres à s'en remettre aux

seuls traitements médicamenteux, dont ceux-ci commencent eux-mêmes à admettre les limites. « La psychothérapie est un instrument de soin majeur pour le psychiatre, reconnaît un directeur médical. On a pu démontrer que les personnes ayant suivi une psychothérapie diminuaient leur consommation médicale par la suite. » (*Le Temps*, 10.6.05)

Bilan positif

Un an après l'introduction d'une loi découlant des nouvelles dispositions du Code pénal suisse contre les violences domestiques, les autorités neuchâteloises tirent un bilan positif. Le nombre d'interventions et le taux de récurrence sont en baisse, selon un porte-parole de la police cantonale. Avec cette loi, qui prévoit aussi des mesures d'accompagnement, « de nombreuses personnes violentes ont désormais pris conscience de l'illégalité de leurs actes. » (*ATS*, 27.5.05)

Dans les faits, ces personnes devront prendre conscience des causes de leur violence pour se libérer vraiment de la compulsion à la reproduire, notamment dans le harcèlement psychologique.

Notes :

- (1) Barbara Spinelli, *Une maladie bien française*, Courrier international No 756, 28.4.05.
- (2) Jean-Jacques Roth, *Révolutionnaires du statu quo*, *Le Temps*, 30.5.05.
- (3) Béatrice Copper-Royer, citée par Gisèle Ginsberg, « Aidez-moi à trouver mes repères », *Vies de famille*, magazine de la Caisse d'allocations familiales, février 2005.
- (4) Gisèle Ginsberg, *ibid.*

Du déni de vérité au fantasme

Par le recours aux concepts de la psychanalyse, l'institution universitaire participe au déni de la conscience qu'a l'enfant des causes de sa souffrance et nourrit l'interdit de confronter les adultes qui l'infligent.

Une correspondante me fait part de son questionnement sur les conséquences psychologiques de la circoncision, sur laquelle porte son travail de mémoire. Lors d'un stage en pédopsychiatrie, elle a observé un jeune garçon de sept ans et demi, circoncis un an plus tôt, répétant inlassablement les mêmes jeux, dessins et modelages : *des pirates à la recherche d'un trésor, des bateaux et des décapitations liées à ce thème*. Elle est convaincue que le traumatisme de la circoncision est la cause d'une telle expression et pose donc ce qu'elle sent comme hypothèse dans sa réflexion. Son professeur lui demande alors de faire intervenir une autre hypothèse : l'absence de parole symbolique des parents serait l'origine de la fixation de l'enfant et la raison pour laquelle ce dernier percevrait la circoncision comme traumatique.

Travestir la vérité

La réaction de ce professeur est caractéristique de la manière dont l'institution universitaire procède pour travestir la vérité sur le vécu de l'enfant et innocenter les adultes qui sont responsables de sa souffrance. Les jeux et dessins du jeune garçon étaient suffisamment éloquents pour que le personnel soignant fasse sans doute possible le lien avec la circoncision qu'il avait subie. Ce senti est l'expression d'une conscience spontanée dont nous jouissons tous. En posant comme *hypothèse* le fait que la circoncision soit un acte traumatisant pour tenter de répondre aux exigences de sa formation académique, cette étudiante est amenée à discuter cette hypothèse. Son professeur lui propose alors une interprétation psychanalytique fondée non pas sur la reconnaissance de la souffrance de l'enfant, mais sur l'impératif de ne pas remettre en cause les adultes qui ont infligé cette souffrance. D'où son extrapolation trompeuse que la souffrance de l'enfant puisse trouver sa cause dans la perception qu'il a du traumatisme.

Cette falsification est admise car les étudiants sont rarement informés du fait que la psychanalyse défend

depuis toujours le point de vue des adultes au détriment des enfants. Dans son ouvrage *Le réel escamoté*, Jeffrey Moussaieff Masson explique même que l'ensemble de l'édifice psychanalytique n'aurait pas vu le jour si Freud n'avait pas abandonné sa *théorie de la séduction* (1), par laquelle il reconnaissait que les abus sexuels subis par ses patients au cours de leur enfance étaient la cause de leurs



Obsession

Mis en cause par Emma Eckstein (image ci-dessus), Freud écrit : « Tous ces évènements, il est vrai, n'ont pas ébranlé l'opinion que j'ai de vous, mais m'ont à nouveau inspiré du respect pour la féminité primordiale contre laquelle je ne cesse de lutter. »

névroses. Citant une correspondance avec Anna Freud, Masson écrit : « *Conserver la théorie de la séduction, cela aurait signifié abandonner le complexe d'Edipe, et avec lui toute l'importance de la vie fantasmatique, qu'il s'agisse du fantasme conscient ou inconscient. En fait, je pense qu'après cela il n'y aurait pas eu de psychanalyse.* » (2)

Calvaire occulté

À l'appui de sa thèse iconoclaste, Masson expose notamment le cas d'Emma Eckstein, une des premières analysées de Freud, dont le calvaire – et pour cause – a été pratiquement occulté dans l'histoire de la psychanalyse. Pour Freud, cette femme de 27 ans souffrait de « *symptômes hystériques* » qui découlaient d'abus sexuels survenus dans l'enfance. Dans l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* écrite à l'intention de Wilhelm Fliess, il suggère dans un premier temps que

des traumatismes refoulés pourraient effectivement être à l'origine de sa névrose : « *À l'âge de huit ans, elle était entrée deux fois dans la boutique d'un épicier pour y acheter des friandises et le marchand avait porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux.* »

Cependant, il ne fait pas de lien entre ces attouchements et le fait que la jeune femme se masturbe de façon compulsive, une pratique que Freud et Fliess considèrent au contraire comme cause du déclenchement des maladies névrotiques. Pour Fliess, le seul moyen d'y remédier est d'avoir recours à une intervention chirurgicale sur le nez de la patiente, qu'il considère comme le lieu physique d'un déplacement de ses problèmes sexuels. Freud lui abandonne la jeune femme – en « *toute confiance* », lui écrit-il – et Fliess mène l'opération de telle sorte qu'Emma fait plusieurs hémorragies dont elle faillit mourir. Au bout de quinze jours, Freud découvre que Fliess a laissé au moins cinquante centimètres de gaze imprégnée de teinture d'iode dans sa cavité nasale, empêchant toute cicatrisation de la plaie.

Fantasmes « hystériques »

L'obsession des deux hommes pour le nez d'Emma et leur acharnement chirurgical prennent un sens lorsqu'on considère qu'ils subirent l'un et l'autre, à huit jours, une opération mutilante, non reconnue comme telle : *l'ablation sanglante de leur prépuce par la circoncision rituelle*. Cette intervention traumatisante menace la vie du bébé et les soins qui suivent peuvent rendre la cicatrisation difficile. Il est donc vraisemblable que Freud et Fliess ont fait usage de leur patiente pour mettre en scène un vécu refoulé et revivre – *par personne interposée* – la terreur d'anéantissement provoquée en son temps par leur propre circoncision. Le jeu de ce

(suite en page 7)

Notes :

(1) L'inversion du sens du mot *séduction* laissera entendre que l'enfant peut provoquer l'acte sexuel par son comportement, mais ce n'est pas l'acception que lui donne Freud dans ses premiers écrits. Il s'agit ici d'un abus réel, imposé à un jeune enfant qui ne le souhaite ni ne l'encourage d'aucune manière.

(2) Pour les notes, consulter la version internet de cet article, <http://www.regardconscient.net/archi05/0505veritefantasme.html>

Le sens de notre vécu

C'est souvent la sensation d'une vie dénuée de sens ou l'impuissance à comprendre nos actes qui nous poussent à entreprendre une «thérapie». Mais ce sont nos enfants qui, par leur expression, nous montrent la voie de la libération.

Lorsque l'enfant interroge son parent du regard ou demande «pourquoi?», il questionne le sens de ce qui se passe ou de ce qui fut fait, mais jamais il ne condamne. Il met spontanément en scène les condamnations qu'il subit et est ainsi en phase avec son processus de libération. L'adulte qui accueille les réponses se remet en cause et met en lumière le sens des actes commis. En nommant ces derniers et en reconnaissant sa participation dans la mise en place des rejouements, il sent les liens entre leurs conséquences et leurs causes réelles. Il réalise alors que ces causes ne sont pas les êtres ou les choses qui l'entourent et qu'il utilise comme support d'évitement, mais les exigences parentales. À défaut de réalisation, l'être se débat dans un nœud d'incompréhension. Il se sent trahir la conscience agissante qui le guide dans le processus de libération en restant fidèle aux schémas relationnels parentaux.

Prendre conscience

Les souffrances physiques et psychiques infligées aux enfants furent des moyens utilisés par les parents pour refouler leur propre vécu. Mais en déniaient la réalité de ces mauvais traitements et en refusant de les reconnaître comme tels, les parents méprisent l'essence de la vie humaine, qui est de vivre pleine-

ment conscient. Ce mépris intensifie leur insensibilité face aux manifestations de l'enfant et précipite celui-ci dans des manifestations extrêmes: maladies, accidents, handicaps ou suicide.

Quand les êtres refoulent leurs souffrances, ils diffèrent la possibilité d'une mise à jour. Mais lorsque, parents, ils se persuadent que cette dernière ne leur revient pas, ils interdisent à l'enfant de les reconnaître comme étant responsables de leur processus de libération, c'est-à-dire comme détenant les réponses à

Désir de sens

«La vie ne nous a jamais lâchés. Nous sommes encore vivants et toujours désireux de retrouver l'exercice de la conscience.»

leurs questions et donc le sens de leur vécu. Ce faisant, ils déstabilisent gravement la connaissance naturelle que l'enfant a de cette réalité et mettent en danger la réalisation de sa conscience.

L'accueil des causes de notre vécu nous permet de réaliser l'existence et l'activité de notre processus naturel de libération et de nous reconnecter avec la réalité. Tout ce que nous sentons est la réalité. Le problème n'est donc pas de savoir ce qu'est cette réalité, puisque nous sommes tous à même de la sentir justement, mais réside dans notre construction d'un rapport à celle-ci. Quand nous sentons ce que nous voyons et vivons, nous témoignons de la réalité et en faisons partie intégrante. Mais lorsque nous sommes enfermés dans le refoulement de nos souffrances, nous

sélectionnons des supports tout en niant ce mécanisme par peur d'une condamnation. Nous attribuons à ces supports la cause de nos souffrances et exploitons ainsi la réalité présente: c'est la névrose, avec ses conséquences destructrices.

«Travail sur soi»

Le premier pas nécessaire pour sentir l'existence d'un processus de libération et nous laisser le vivre est de reconnaître que *quelque chose* ne va pas dans nos relations avec les autres, que cela dépend de nous-mêmes et non pas d'une fatalité, fût-elle divine. Il importe de reconnaître qu'il ne peut s'agir de *détails* comportementaux à régler ou de *problèmes* à solutionner. La conscience a été exploitée et l'être a été précipité dans la souffrance; il est donc nécessaire de dire «oui» aux remises en cause et à l'expression de cette souffrance. La vie ne nous a jamais lâchés; nous sommes encore vivants et toujours désireux de retrouver notre dextérité. Accepter ce que l'on nomme communément le «travail sur soi» c'est affirmer le sens de l'existence de l'homme dans l'ensemble des manifestations de la vie.

Même si les adultes entravent terriblement l'exercice de la conscience de l'enfant, celle-ci ne peut être anéantie ni même réduite, puisqu'elle est la vie. Dès lors, on comprend mieux que nous n'ayons rien à «travailler», mais tout à réaliser et à résoudre afin d'en retrouver la pleine jouissance. La sensation d'un «travail sur soi» est une résurgence de la souffrance intolérable que nous avons vécue lors de la torsion opérée sur nous-mêmes pour survivre et nous soumettre aux injonctions parentales. Le

Mots et sens

«Travail»

Attesté en français vers 1080, le mot *travailler* est issu du latin populaire *tripaliare*, signifiant littéralement torturer avec le *trepalium* – ou «chevalet de torture» (1). *Travailler* garde aujourd'hui encore le sens originel de faire souffrir physiquement, c'est-à-dire de travailler sur le corps de l'autre. Au XIIe siècle, le sens fut augmenté de «souffrir moralement». Un siècle plus tard, il devint

Note:

(1) Définitions tirées du *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1997.

réflexif et l'expression *se travailler* signifie «se tourmenter», notamment de remords, d'un péché commis.

Ainsi, après avoir désigné l'extrême souffrance, puis la fatigue et la peine prises à l'exercice d'une activité ou d'un métier, le mot *travail* fut appliqué à l'activité elle-même, comme source de revenu. La souffrance ayant été déniée, il finit par désigner le résultat du travail et devint, dès le XVIe siècle, le synonyme neutre d'une activité productive.

Le processus de négation de l'origine réelle de la souffrance était ainsi bouclé et érigé en interdit de mettre à jour l'exploitation destructrice que l'éducation des classes dominantes faisait de cette souffrance. Cette ex-

ploitation est révélée par le sens même du chevalet – ou *petit cheval* – dressé comme l'enfant pour servir de support aux adultes. Le supplicé étant la manifestation du supplice qu'est, pour la conscience, le fait d'être dressée.

«Culpabilité»

Le terme *coupable* a été introduit en français vers 1172 et provient du latin ecclésiastique *culpabilis* – de *culpa*, «faute». Il désignait «celui qui a commis une faute aux yeux de la loi». Le concept de culpabilité s'imposa avec la Révolution française (vers 1791) et exprimait «l'état de celui qui est coupable». De la même origine latine vient le mot *coulpe*, anciennement *colpe*, «état

mouvement qui consiste à réaliser cette structuration du comportement humain afin de le discerner de notre expression naturelle est un mouvement de libération de l'exercice de la conscience.

Accueillir le sens du vécu

Les procédés thérapeutiques sont faits de méthodes de refoulement parce qu'ils nient la conscience spontanée à l'œuvre en nous. Malgré cela, chacun peut reconnaître les prises de conscience de leurs auteurs pour retrouver son propre chemin de libération. En effet, les travaux de ces chercheurs ne peuvent pas être saisis comme des solutions qui nous inclineraient une fois de plus vers l'exploitation de notre conscience. Mais leur parcours peut être vécu comme un accompagnement dans la reconnaissance des structures naturelles de la vie.

La communauté humaine est reliée de manière immanente par la conscience dynamique qu'elle représente, il n'y a donc pas d'alternative au processus de libération, ni de compromis sans conséquences à l'exercice de la conscience. Il y a l'engagement dans le sens donné par la vie ou la résistance à ce sens. Il n'y a pas de choix. Les résistances qui entravent l'exercice de la conscience sont autant de manifestations de la terreur qui entraîna la soumission aux exigences éducatives, ce sont donc des conséquences dont nous pouvons nous libérer. Le concept de choix est également une résistance, car il pose sur un même niveau la conscience – qui est notre nature – et le refoulement occupant son exercice. Ce qu'on appelle « travail sur soi » est donc, le plus souvent, l'application de méthodes de refoulement au sein même de rejouements posés comme inhérents à la vie.

Sylvie Vermeulen et
Bernard Giossi

de *faute*, *négligence* » puis « *péché* », et par métonymie « *aveu du péché* ». Notons que les linguistes ne font pas le lien étymologique avec le mot *coup*, dont l'ancienne graphie est *colp* – du latin *colpus*, « *taloche, coup de poing* ». *Coup* prit le sens usuel de « *mouvement par lequel un corps en heurte un autre* » ainsi que « *choc qui divise, sépare* », d'où *couper*.

À l'origine, la *culpabilité* d'une personne dépendait de la non soumission aux lois de structuration du pouvoir et à celles du refoulement de la vérité. Le pouvoir étant présenté comme ce qui réunit et protège ceux qui s'y soumettent, la faute envers la loi était donc considérée comme un *coup* porté contre sa structure.

Responsabilité et culpabilité

C'est précisément parce que l'enfant est un être présent et responsable que les adultes projettent sur lui qu'il est coupable de tous leurs maux.

Contrairement à ce qui est projeté sur lui, l'enfant est un être responsable. Sa responsabilité réside essentiellement dans son engagement à accomplir une nature confirmée dans la relation intime à ses parents et vérifiée par une joie relationnelle qui demeure. Lorsque la mère n'accueille pas la nature de son enfant, elle refuse de répondre de la conscience qu'elle « déconferme » ainsi.

Signal d'alarme

Impuissante à résoudre la terreur vécue face au déni de ses propres parents, elle se soumet, comme l'a fait sa propre mère, à la volonté de pouvoir des hommes. Désormais seule face aux exigences du mari/père, elle ne trouve pas en elle l'espace pour accueillir et reconnaître sa capacité d'être juste et de rester consciente, ce pour quoi agit en permanence l'enfant. Elle méprise la conscience et réprouve ses manifestations. La mère se condamne ainsi elle-même à perpétuer ce qui est devenu l'ignorance tragique de sa lignée. En effet, en se dressant contre le sens du flux de la vie qui l'habite, elle s'enlise dans les interprétations, se sent mal à l'aise et, au lieu d'accueillir cet état, elle le fige dans son mode de refoulement. Ce mal-être est pourtant la manifestation d'un impératif de conscience.

Le sentiment de ne pas être justement positionné est un signal d'alarme qui nous interpelle, afin que nous prenions conscience d'une situation relationnelle dont les conséquences sont déjà actives et qu'il faut impérativement résoudre. À l'origine de ce que nous appelons communément *la culpabilité*, il y a donc un avertissement désactivé de sa raison d'être par les jugements et les condamnations constants. La culpabilité implique alors pour la personne de *porter* ses actes, leurs causes et leurs conséquences, ainsi que l'interdit de révéler leur origine dans le comportement parental.

Ces actes, qui manifestaient une souffrance relationnelle, devaient être connectés à leur chaîne de causalité. Leur interprétation, puis leur condamnation, ont inhibé les prises de conscience et ont divisé durablement les êtres en les figeant dans les rôles avilissant de *bourreau* et de *victime*. Dès lors, la seule terreur d'être condamné active la structure de maintien du refoulement des souffrances engendrées par le déni et les reproches parentaux. Ce mouvement d'évitement est manipulé par la famille et la société et utilisé pour assurer leur domination.

C'est en perpétuant cette sensation d'inadéquation au contact des manifestations de conscience de l'enfant que le pouvoir patriarcal a fondé sa structure d'exploitation. Rester attaché à ces postures de pensée empêche la délivrance que procure le processus naturel de libération de l'exercice de la conscience.

B. G.

Il lui était donc légitime de condamner ceux qui la mettaient en cause. En étendant l'« *état de faute* » à l'intimité des êtres et à l'expression des sentiments, la religion révéla son intention de dominer les hommes. Elle fit ensuite porter aux enfants, qui subissaient les coups et les interdits, le péché d'avoir *mérités* ces derniers, disculpant ainsi les adultes.

« Honte »

Introduit dans la langue française vers 1080, ce mot vient du francisque *haunipa* signifiant « *mépris, raillerie* », puis « *affront, humiliation et déshonneur* ». Il désigne donc la projection humiliante faite sur l'autre et nomme un schéma relationnel dominant, commun

aux sociétés guerrières. Vers le XIII^e siècle, la locution *boire honte* (« *toute honte bue* ») est utilisée avec le sens de « *inaccessible à la honte (pour avoir subi trop d'avaries)* », et donc d'une insensibilisé à la souffrance d'être humilié.

Dès le XVI^e siècle, le mot *honte* est utilisé pour *pudeur* et préfigure le retournement du sens. Nommant à l'origine l'acte d'humilier et donc d'agresser l'autre, le mot désigne dorénavant ce que ressent celui qui est humilié, « *un sentiment pénible d'humiliation devant autrui, d'indignité devant sa conscience* ». Peu à peu, le sens sera affaibli et empêchera la reconnaissance de la gravité des passages à l'acte qui rendent les êtres pudiques, timorés et timides.

Conscience et jeux relationnels

Dans la relation amoureuse, les partenaires rejouent leur vécu affectif non résolu. Mais la terreur de mettre en cause les rôles dans lesquels les ont enfermés leurs parents les empêche d'accueillir la joie d'être ensemble en conscience.

Les rejouements parentaux, posés dès la conception, figent dans des rôles le rapport des parents à leurs enfants. Plus la pression parentale fait porter à ces derniers la «responsabilité» des manifestations de leur vécu, plus ceux-ci s'impliqueront en tant que *metteur en scène* dans leurs propres rejouements et tenteront d'y impliquer leurs relations, répondant ainsi à l'exigence de considérer leurs parents comme innocents de leur mal-être, et ceci jusqu'à une identification quasi totale.

Déjouer les causes de la souffrance

Quand le couple se forme, l'élan de vie des partenaires – dit *amoureux* – est vite envahi par le déjouement de la résolution de leur histoire. Effrayés par l'émergence d'émotions, ceux-ci vont contribuer à mettre en échec leur processus naturel de libération en attribuant à l'autre la responsabilité de leur vécu affectif, menaçant ainsi la relation. Ils organisent leur structure de refoulement d'après les modèles de représentation qu'ils durent se faire de leurs propres parents, en élaborant des figures fantasmatisques distinctes : les unes *bonnes* et les autres *mauvaises*. L'homme et la femme exigent ensuite de leur conjoint(e) qu'il reconnaisse être la cause de leur insatisfaction voire de leur détresse. Afin d'y parvenir, ils sélectionnent des expressions, des paroles, des actes isolés de leur contexte pour qu'ils puissent servir de prétexte à leur souffrance.

Leur légitimité à le faire est justifiée par la volonté, transférée dans le présent, que leurs mère et père aient reconnu être la cause de leur détresse d'enfant et par la nostalgie d'une vie dans laquelle ils n'eussent pas été envahis par le désespoir d'être maltraités, humiliés et livrés. Dans l'enfance, ce *vouloir* avait une réalité connectée à sa cause première, mais lorsqu'il est posé dans la relation de couple, il fait obstacle à la résolution des traumatismes relationnels. Il prend alors la forme d'une exigence. De fait, les jeunes gens n'ont plus le même rapport à la relation que les enfants qu'ils ont été. S'étant attachés à la gestion de leur vie

émotionnelle et à l'état d'insatisfaction dont ils souffrent chroniquement, ils auront tendance à enfermer les autres dans les rôles qui assureront les schémas relationnels dans lesquels ils continuent à se vivre en victime, ignorant que leurs propres agissements ont entraîné leur mise en scène.

Représentation fantasmatique

Dans leur représentation fantasmatique du réel, les partenaires soumettent les rôles qu'ils se font mutuellement endosser aux enchaînements de leur vécu affectif quotidien. Par exemple, la *mauvaise femme* se transforme instantanément en *femme idéale et satisfaisante*, avec laquelle l'homme retrouverait toutes ses facultés et toute sa vitalité, pour peu – et là, il change de niveau – que sa compagne reconnaisse être la cause de son insatisfaction, puis offre les comportements convenus pour vivre les élans amoureux des premiers jours. Quand la femme tente – par soumission aux exigences de son propre père – de répondre à cette demande névrotique, elle va au-devant d'une déception récurrente et inévitable parce qu'elle est devenue, dans la gestion relationnelle de son conjoint, la cause des trauma-

Maltraitance

«L'injonction à respecter ses parents procède d'adultes emportés par la terreur d'accueillir leurs propres souffrances en se reconnectant à leur cause: la maltraitance qu'ils ont eux-mêmes subie.»

tismes qui troublent la conscience de celui-ci. Sans volonté de résolution, ces transferts sont actifs en permanence puisque l'être traumatisé est centré sur la perte de la jouissance de l'exercice de sa conscience et sur son irrépressible volonté de vivre cette dernière. Dans cette mise en scène, l'homme se retrouve avec les douloureux sentiments dont il prétend être la victime, bien qu'il ait contribué à les faire émerger dans le présent. Ces sauts de niveaux temporels et circonstanciels l'empêchent de reconnaître l'impact de son vécu relationnel avec ses parents et donc les conséquences de celui-ci sur sa vie d'adulte. Cette *maîtrise du passé dans le présent* garantit ainsi celle des causes réelles de ses traumatismes, révélateurs indubitables de la maltraitance parentale.

Pétrifiés dans des rôles

Désormais attaché aux rôles auxquels il a été identifié, le jeune adulte entrave le processus de libération qui l'invite inlassablement à revisiter cet espace relationnel et à y prendre position. Choqué de ne pas avoir été accueilli, il reste prisonnier de l'espérance de voir ses parents satisfaire *dans le présent* ses besoins naturels *passés*, et ce d'autant plus qu'il a intégré l'interdit de les remettre en cause. S'il le faisait, il pourrait reconnaître que l'injonction à *respecter ses parents* procède d'adultes emportés par la terreur d'accueillir leurs propres souffrances en se reconnectant à leur cause: *la maltraitance qu'ils ont eux-mêmes subie*. Cela nécessiterait de leur part un positionnement face aux diktats parentaux et, par ricochet, face à toute forme d'autorité.

Ce que l'être humain a dû *respecter*, enfant, était un mode parental de gestion de la souffrance. Il s'y est adapté pour ne pas être sans cesse envahi par la terreur vécue face à l'incompréhensible rejet de ses parents lorsque la vie qu'il manifestait, bébé, posait l'entreprise de remise en cause comme prioritaire. La persécution des processus vitaux qui assurent la jouissance de la conscience avait alors provoqué une rupture. Dans ces conditions, son exercice est approximatif, interprétatif et partiel. En effet, pour faire advenir la réalisation de sa conscience malgré les obstacles, l'enfant est amené à composer un rapport schizophrénique à la réalité, notamment en distinguant *une mère satisfaisante* qui aurait dû être, *d'une mauvaise mère* qu'il subit.

Mauvaise mère

L'homme ne put reconnaître la profondeur de sa dépendance au rôle de la *mauvaise femme* ni découvrir la cause de celle-ci. Dès lors, il posa sa mise en scène de telle sorte que la femme vive ses propres comportements comme étant le résultat d'une mauvaise nature, dont il souffrait, mais avec laquelle, *en gentleman*, il composait. Il sépara les femmes les unes des autres car, dans leurs échanges, celles-ci vivaient la force de se positionner face aux pères et aux maris, alors que les affres de la solitude accentuaient leur assujettissement. *Seules* à la maison, les femmes souffraient à en devenir folles et menaçaient leurs enfants. Comme il ne fallait pas qu'elles retrouvent leur intégrité dans la relation à celle ou à celui qui les

auraient réellement écouté(e)s, et qu'il fallait bien résoudre cette situation, l'homme avançait des solutions. Il poussa les femmes à s'isoler davantage dans des rôles sociaux présentés faussement comme étant le *summum* de l'épanouissement de l'être.

En acceptant de travailler pour une société patriarcale, les femmes endossèrent pleinement le rôle de la *mauvaise mère* qui leur fut toujours dévolu, puisqu'elles abandonnaient effectivement leurs propres enfants. Aujourd'hui, il leur est plus difficile de trouver cette projection révoltante, car elles sont déjà plus attachées aux compensations octroyées au travail salarié que désireuses de satisfaire leurs petits. L'homme fuit sa responsabilité dans le chaos relationnel qui sévit actuellement, terrorisé par les retournements de son propre père et par les innombrables et inimaginables peines qu'il endura petit garçon. Il agit inconsidérément en impliquant les femmes dans un système de refoulement qui exige d'un être humain la soumission la plus totale : celle de la conscience entièrement mise au service de la gestion de la névrose et de ses conséquences.

Marché de dupes

La reconstruction constante de l'environnement relationnel qui détermina les schémas comportementaux des partenaires, détruit la vie de couple lorsqu'elle n'est pas reconnue comme faisant partie d'un processus de libération. Dans ce cas, la mise en scène ne peut être satisfaisante bien que les partisans du pouvoir, garants d'une structure sociétale fondée sur le même modèle, veulent nous faire croire qu'avec beaucoup d'humanisme, elle puisse le devenir. Pour maintenir la croyance en ce marché de dupes, ils attribuent à la Vie certaines des lois structurales

du jeu, dont ils s'obstinent simultanément à ignorer la fonction. Ainsi, l'enseignement de leur mode de penser conforte les jeunes dans des exigences de compensations qui ont pour finalité de les maintenir dans les rôles pour lesquels ils ont été formatés. Dans le couple et dans la société, la femme doit donc accepter d'endosser les deux aspects pivots du schéma relationnel de l'homme. Dans le couple, elle jouera la

Jeu fantasmatique

«La souplesse de ce jeu fantasmatique est fondée sur le fait que l'enfant souffre, mais jamais ne juge ni ne condamne ses parents.»

compagne *idéale* pour que l'*amour* soit possible et l'*indécrottable emmerdeuse* qui autorise l'homme à décharger sur elle les tensions de sa gestion relationnelle. Dans la société, elle jouera la *femme idéale*, instruite, intelligente, au cœur de Marianne pour que la reconnaissance sociale soit possible et la *pétasse bien foutue* sur laquelle les hommes peuvent légitimement décharger le mépris qu'ils ont pour eux-mêmes.

La souplesse de ce jeu fantasmatique est fondée sur le fait que l'enfant souffre et manifeste cette souffrance, mais jamais ne juge ni ne condamne ses parents. Par compensation, cette spontanéité, réprouvée par le terrible regard parental, dynamise les fantasmes qui permettent une pratique affectée de la conscience. Car si les parents avaient reconnu être la cause de sa souffrance et avaient accueilli son expression, l'enfant aurait manifesté celle-ci pleinement puis, son besoin satisfait, aurait retrouvé sa paix intérieure et sa joie de vivre.

Sylvie Vermeulen

(suite de la page 3)

traumatisme et la gestion de son refoulement par *déplacement* sur l'organe nasal de leurs patientes apparaissent clairement dans ce commentaire de Wilhelm Fliess au sujet d'un autre cas, pour lequel selon lui toutes les méthodes gynécologiques avaient échoué : «Au moment même où j'ai enlevé le cornet moyen gauche [de son nez] qui était hypertrophié, l'hémorragie utérine a complètement cessé...»

Pour ne pas mettre en cause son ami et interdire le dévoilement de sa propre vérité, Freud se livre alors à une véritable contorsion sémantique qui débouchera sur l'élaboration de sa *théorie du fantasme*, selon laquelle les abus évoqués par

ses patients au cours de l'analyse sont le fruit de leur imagination. Il soutient que les hémorragies d'Emma n'avaient rien à voir avec une chirurgie désastreuse, mais étaient «*d'origine hystérique, provoquées par des désirs inassouvis et survenaient probablement lors des périodes sexuellement propices.*» Les responsabilités des deux hommes dans les souffrances endurées par la jeune femme pourront ainsi être occultées et c'est pourquoi cette théorie sera si bien accueillie par ceux qui veulent éviter de mettre en cause les parents malveillants dans la genèse des troubles psychiques, en rendant les enfants responsables des maux qu'ils manifestent.

Marc-André Cotton

Accueillir

Nous posons sur un éventuel accueil de nos souffrances la terreur d'être emporté par l'ensemble de notre vécu refoulé. Mais cet accueil est géré par un processus naturel au service de la réalisation de la conscience humaine. Il est donc subtilement rythmé.

Puisque notre nature est d'être conscient, tout nous apparaît simple et harmonieux quand nous le sommes. Notre insatisfaction provient du fait que nos parents se sont retournés contre nous parce qu'ils étaient terrorisés par l'imminence d'une prise de position s'opposant aux exigences de leurs propres parents et de leur communauté. Notre joie de vivre et notre sensation de liberté ont été définitivement sabotées par l'interdit d'exprimer nos souffrances relationnelles et de retrouver ainsi la dextérité de notre conscience.

Nos propositions relationnelles seront donc posées en termes de compensation de nos souffrances et non de leur résolution, instaurant au sein de nos communautés des rapports de pouvoir.

Confiance totale

Notre éphémère sensation de sécurité provient uniquement de notre accoutumance à cet environnement frustrant. Une fois posé dans ce cadre, nous nous représentons un personnage idéalisé de nous-même, capable d'aimer, de sentir, de comprendre, d'accueillir voire de s'émerveiller, que nous ne supportons pas de remettre en cause.

Une confiance totale en notre nature humaine permettrait de réaliser tous ces schémas et de remonter chronologiquement les chaînes de causalité. Mais lorsque notre rapport aux émotions provoque la panique, nous entravons le processus naturel de libération de l'exercice de la conscience en changeant de niveau, de temps ou de contexte, le plus souvent en nous retournant contre les enfants ou contre la personne qui nous accompagne.

Ce phénomène est omniprésent, c'est pourquoi il est si difficile, mais néanmoins possible, d'accompagner ses proches dans la réalisation de leur conscience

S. V.

Le poids d'un secret

L'histoire des familles prédispose à la reproduction des souffrances occultées. En nous libérant des interdits ancestraux, nous pouvons résoudre ces dernières et permettre ainsi aux générations à naître d'être affranchies de nos rejouements. Témoignage.

Dans les années 1920, avant qu'il n'épouse ma grand-mère, mon grand-père conçut un enfant dit *naturel* avec une jeune fille de son village. Dans des circonstances qui ne seront probablement jamais nommées, l'enfant fut abandonné par sa mère et confié à la sœur de mon grand-père qui l'éleva comme un fils. Sans doute pour tenter de conjurer un destin alors pressenti comme tragique, le garçon fut baptisé Félix – *heureux*, en latin – et mon grand-père versa pendant des années une pension pour son entretien. À ma mère, fille aînée de mon grand-père, et à ses trois sœurs, Félix fut donc toujours présenté comme un «cousin».

Secret familial

En 1972, à la mort de mon grand-père, Félix affirma sa filiation en déposant sur le cercueil paternel une couronne signée «*ton fils*». Ma mère et ses sœurs accueillirent cette révélation publique sans en saisir la dimension refoulée, se contentant de saluer l'attitude «responsable» de leur père dans le contexte de l'époque. Par la volonté de ma mère, je fus tenu à l'écart de la cérémonie d'ensevelissement: elle m'informa de la mort de mon grand-père et de l'existence de son fils sur un quai de gare, à mon retour de colonie de vacances. Alors âgé de 14 ans et premier-né des petits-enfants de mon grand-père, j'aurais certainement été capable de saisir le malaise ambiant, voire de pressentir l'importance des non-dits pour ma propre vie d'adulte. Mais j'étais entouré de parents attachés à la gestion de leur refoulement et qui dès lors préférèrent refermer le couvercle de leur histoire aussi vite qu'il avait été entrouvert.

Après plusieurs années d'introspection, j'ai réalisé l'impact d'un tel secret familial sur les générations qui suivirent celle de mon grand-père et en particulier sur ma propre vie. Malgré le déni parental, l'enfant est conscient des réalités relationnelles qui l'entourent, bien qu'il lui soit interdit de les nommer. Il m'est apparu que ma mère «savait» dès son plus jeune âge qu'elle n'était pas le premier enfant de son père, quoi qu'elle

veuille se faire croire. Le regard que celui-ci avait – ou n'avait pas – sur elle ne correspondait pas à ce qu'elle devait ressentir comme «juste». En l'occurrence, mon grand-père a mal vécu le fait de ne pas être reconnu socialement dans sa capacité à engendrer un fils héritier, et a rendu sa femme et ses quatre filles dites *légitimes* responsables d'un sentiment de frustration qu'il s'interdisait de mettre à jour, notamment en vivant ce dernier comme une «punition».

Humiliations «éducatives»

Ma mère me fit porter la colère qu'elle refoulait face au secret paternel. J'étais son premier-né et j'étais un garçon! J'avais donc «*de la chance*», une expression qu'elle a souvent utilisée à mon endroit, dans maintes circonstances qui, pour elle, n'avaient rien à voir avec l'origine de ce qu'elle avait perçu comme une injustice. J'étais un enfant «*désiré*» et devais me sentir nourri par ce simple fait. Elle me fit donc subir toutes sortes de vexations et d'humiliations «éducatives», notamment parce qu'elle transférait sa propre insatisfaction relationnelle sur les manifestations de mes

besoins naturels d'enfant. Imprégnée du secret familial et n'ayant pas la volonté de se libérer de sa propre histoire, elle m'infligea notamment la distance que son père avait mise entre elle et son frère aîné en refusant de me donner simplement ce dont j'avais besoin.

Du fait de ce vécu familial refoulé – et pour maîtriser sa propre souffrance d'enfant –, ma mère interpréta ses élans d'amour et de tendresse comme des sentiments dangereux sur lesquels elle devait constamment exercer un contrôle. Craignant de remettre en scène le rejouement de son père, elle s'interdit toute relation sexuelle avant le mariage et valorisa sa capacité à concevoir ses trois enfants dans le cadre d'un *planning familial*. Elle nous materna avec la même méfiance projective, nuisant gravement à notre besoin d'être physiquement en contact avec elle, d'être allaités sans retenue et accueillis pleinement dans nos élans de vie. Notre éducation sexuelle fut précoce et «technique» puisqu'elle était dominée par le besoin compulsif de retarder l'émergence possible d'une mise à jour de ces souffrances générationnelles.

Rejouement et conscience

Lorsque j'eus l'âge de «fréquenter», j'étais terrorisé à l'idée d'être en relation avec une jeune fille sans pouvoir comprendre l'origine de cette terreur. Je mis cela sur le compte de problèmes personnels, faute d'être entouré d'adultes acceptant de voir combien leurs problématiques non résolues pesaient sur les épaules de leurs enfants. À l'âge de 25 ans, je conçus moi-même un enfant avec celle qui, pour cette raison, allait devenir mon épouse. La question se posa de savoir si notre relation était assez solide pour que nous puissions accueillir cet enfant, mais nos histoires familiales respectives commandaient que j'idéalise la base relationnelle sur laquelle nous allions fonder notre union et que j'assume mes responsabilités de père, puis de mari.

À cette époque de ma vie, je ne pouvais imaginer avoir structuré un schéma familial dans lequel j'impliquerais mes enfants. C'est en dénouant peu à peu ces chaînes de causalité que je réalisai comment ils furent amenés à leur tour à endosser nos problématiques non résolues. Il me fut alors possible de reconnaître le gâchis que représente, pour les générations futures, l'interdit posé sur l'expression de la souffrance.

Marc-André Cotton



Non-dits

En réalisant, vers l'âge de douze ans, ce portrait de mon grand-père maternel les yeux baissés, le visage triste et torturé, je traduisais un «senti» que les adultes de mon entourage auraient pu confirmer si l'expression de la souffrance n'avait pas été interdite.